

LES MANGEURS DE FEU

TIDANA, LE TROUEUR DE TÊTES

Première partie

UNE FÊTE A MELBOURNE

Or, il était arrivé plusieurs fois déjà qu'on avait répondu à une demande de mine, faite par celui qui le premier l'avait découverte, qu'une autre personne étant déjà en instance pour obtenir la même concession, on ne pouvait donner suite à la pétition. Et on apprenait, à quelque temps de là, que la concession était accordée à un individu qui certainement n'y songeait pas avant que vous eussiez fait connaître la valeur des terrains dont vous demandiez l'envoi en possession.

Il était clair que, pour les mines d'or surtout, le bureau des concessions à Melbourne se livrait à de honteux tripotages, que l'on évitait en s'adressant à Londres. Seulement, dans ce dernier cas, il fallait être bien appuyé, ou votre demande risquait fort de dormir pendant de longues années dans les cartons officiels.

Gilping promit de faire agir les principaux membres de la Société royale, qui jouissait d'une grande influence, et il conseilla en outre de faire la demande au nom d'Olivier d'Entraygues, son titre de comte et l'ancienneté ainsi que l'illustration de sa famille devant être d'un grand poids au secrétariat des colonies.

Olivier avait donc levé le plan exact des terrains dont il désirait la possession, indiqué le gisement aurifère, sans parler, bien entendu, de sa richesse, car le gouvernement concessionnaire imposait toujours à son profit sur les mines un droit variant de un dixième à un quart, selon la richesse présumée du gisement ; puis il avait rédigé sa demande et on allait l'expédier, lorsque, à la suite de nombreux conciliabules, on décida que Laurent serait envoyé en Europe afin de remettre cette demande aux mains du marquis, père d'Olivier, qui la ferait appuyer par l'ambassadeur anglais à Paris et par le représentant de la France à Londres. On était, de cette façon, assuré d'une prompt réussite. Et il était important d'agir rapidement, car le bruit qui avait couru à Melbourne de la découverte d'un placer par le Canadien n'allait pas tarder à tirer une force nouvelle de ce fait que nos voyageurs allaient être obligés, pour subvenir à leurs besoins, de vendre une partie de l'or qu'ils avaient recolté ; et la pureté du métal qu'ils allaient jeter sur le marché ne devait pas manquer d'exciter de telles convoitises que, nécessairement, un foule d'expéditions s'organiseraient dans le but de faire des recherches pour découvrir la source de leur rapide fortune.

Sans doute le secret serait bien gardé ; Willigo était incorruptible et, du reste, son mépris pour l'or n'avait d'égal que l'affection qu'il portait à son frère Tidana ; Gilping avait juré sur son honneur de gentleman de ne révéler à âme qui vive le secret du placer. Mais le hasard heureux qui avait servi le Canadien pouvait également favoriser un des nombreux bush-rangers qui n'allaient pas manquer de se mettre en campagne.

Il y avait donc urgence d'obtenir une concession qui permettrait d'agir au grand jour et écarterait, ce qui était le plus important, tout autre compétition que celle des bandits et écumeurs de Buisson, qu'on avait alors le droit de repousser à coups de carabine. Autre chose était, en effet, d'avoir affaire à des bandes de pionniers et prospecteurs subventionnés par des financiers de Melbourne, qui agiraient dans la plénitude de leurs droits, ou à des batteurs d'estrade que l'on pourrait exécuter, sans autre forme de procès, comme des bandits s'étant mis eux-mêmes hors la loi.

Un autre motif d'une haute gravité avait également décidé du départ de Laurent : depuis la délivrance de nos amis par le courage, le sang-froid de Gilping et la lutte qui avait suivi aux grands villages des Dundarups, on n'avait plus entendu parler de l'homme masqué, émissaire des Invisibles ; mais il eût été imprudent de conclure de cela que ces derniers avaient désarmé. Par deux fois, ils avaient tenu le jeune comte d'Entraygues entre leurs mains, et ils ne lui avaient fait grâce de la vie qu'en l'avertissant que rien ne pourrait le sauver le jour où il aurait été condamné à mort par le tribunal secret devant lequel il avait comparu. Or, ce jour était arrivé, et la tentative faite contre Olivier n'avait échoué, il ne fallait pas se le dissimuler, que par ce seul motif que l'homme masqué, au lieu de faire mettre à mort immédiatement son prisonnier, lui avait une dernière fois offert la vie contre la renonciation solennelle que l'on exigeait de lui. On ne pouvait donc mettre en doute ni la puissance, ni la tenacité, ni l'habileté des Invisibles, puisque chaque fois, ils avaient réussi à s'emparer d'Olivier et à le tenir à leur merci. Mais, après les derniers événements, on ne devait plus compter sur le semblant de générosité dont ils avaient fait preuve jusque-là et le jeune comte devait s'attendre à tout s'il tombait une dernière fois entre leurs mains.

Sans doute, le Canadien et Willigo avaient juré de ne pas le quitter une seule minute et de lui faire un rempart de leur corps ; mais cette surveillance de tous les instants, en paralysant leur liberté d'allure, ne leur permettrait pas de s'employer au dehors pour découvrir le fil de la trame ténébreuse que l'on ne manquait pas de continuer à ourdir autour de leur jeune protégé. Il pouvait donc arriver qu'ils tombassent dans quelque nouveau guet-apens où leur force et leur courage ne leur serviraient qu'à mourir avec honneur. Ils possédaient la puissance que donne l'or, l'audace et la décision que donne le courage personnel ; que leur manquait-il donc ?

Il leur manquait un fin limier, capable de suivre la piste de l'émissaire des Invisibles, de découvrir le secret de sa personnalité, de connaître ses affidés, de surprendre ses projets et d'opposer enfin le mystère au mystère, la ruse à la ruse ; sans cela, le comte d'Entraygues et ses compagnons restaient exposés aux attaques de leurs ennemis cachés, sans moyen de prévoir et par conséquent de prévenir les coups dont ils étaient menacés. A ce jeu-là, ils devaient fatalement être vaincus tôt ou tard.

Or, le vieux marquis d'Entraygues, grâce à sa haute situation, devait pouvoir obtenir du préfet de police un de ses habiles Protées, aptes à tous les rôles, habitués à tous les déguisements, capables, en un mot, de jouer sous jambes les plus fins émissaires et l'insaisissable société des Invisibles. Outre qu'une fortune considérable devait être le prix de ses efforts, il y avait certainement dans cette mystérieuse affaire un côté singulier, étrange, capable de séduire quelque policier artiste, amoureux de son art et des aventures. Laurent était donc parti, depuis environ onze mois, avec la double mission dont on l'avait chargé et une dépêche, reçue par Olivier quelques semaines avant la grande fête de Melbourne, annonçait, à l'aide de quelques mots dont le sens avait été convenu d'avance, que Laurent avait repris le paquebot de Liverpool pour Melbourne, après avoir réussi dans ses deux affaires au-delà de ses desirs.

Le paquebot qui avait fait une magnifique traversée, avait gagné huit jours sur la moyenne habituelle du voyage ; il était arrivé dans le port l'avant-veille du jour où la frégate *Victoria*, apportant le lieutenant gouverneur général de la nouvelle constitution australienne, avait fait son entrée solennelle dans la rade de Yarra.

Laurent avait immédiatement télégraphié à son maître, qui se trouvait à Sydney avec ses amis, où ils s'étaient rendus pour échanger leur or afin de ne pas exciter l'imagination, déjà en éveil, des gens de Melbourne. Le brave John Gilping était resté chez les Nagarnooks, qui avaient regagné leurs grands villages, après avoir presque détruit l'armée dundarupe ; l'honnête prédicant charmait leurs loisirs par ses chants, ses airs de clarinette et ses bibles, qu'il distribuait avec une religieuse profusion.

A la réception de la dépêche du fidèle serviteur, Olivier et ses deux amis avaient enfourché leurs mustangs, et nous venons d'assister à leur arrivée à *Oriental-Hôtel*. Jamais pareille cavalcade n'avait traversé les rues de Melbourne ; les petits poneys disparaissaient sous leurs cavaliers ; Willigo, magistralement drapé dans sa couverture, montait assis de côté à la manière de nos paysannes. Les pieds d'Olivier rasaient le sol dans leurs étriers raccourcis le plus possible ; quant au géant canadien, il avait été obligé de passer ses genoux dans les sangles en guise d'être. Il leur avait été impossible de trouver un moyen plus rapide de locomotion ; mais les infatigables petites bêtes avaient bravement fait leur devoir pendant quatre jours et, malgré le poids de leurs cavaliers, elles n'avaient pas quitté le galop. On avait pris nos voyageurs pour des ambulants qui venaient installer une baraque foraine à Melbourne à l'occasion des fêtes.

Les trois mustangs n'étaient pas arrivés dans la cour de l'hôtel que Laurent s'élançait près de son maître, qui le recevait dans ses bras ; ce n'était plus un serviteur, mais un ami qui revenait...

Puis le Canadien et Willigo échangèrent une vigoureuse poignée de main avec le nouvel arrivant.

— Tu es seul ? ne put s'empêcher de lui demander Olivier après les premiers instants donnés aux félicitations.

Pour toute réponse Laurent porta rapidement un doigt sur ses lèvres.

La cour de l'hôtel n'était pas, en effet, un lieu propre à une causerie intime. Le comte d'Entraygues le comprit ; aussi, après avoir donné l'ordre qu'on lui préparât un appartement, ainsi qu'à ses deux compagnons, il invita Laurent à les conduire dans la chambre qu'il occupait depuis son arrivée.

A peine la porte se fut-elle refermée sur les quatre personnages que le brave garçon dit, en baissant la voix, à ses compagnons étonnés :

— Parlons de façon que nos paroles n'éveillent aucun soupçon dans cette chambre ; depuis mon arrivée, je suis espionné et filé par deux individus qui se relayent sans cesse sous des déguisements les plus divers et ne me quittent pas plus que mon ombre ; ils occupent les deux chambres contiguës à la mienne, et je ne suis pas assuré qu'en ce moment nous ne sommes pas observés par quelque ouverture imperceptible pratiquée dans le plancher ou le plafond, dans les boiseries des murailles ou les portes.

— Cela ne m'étonne pas, nous avons affaire à forte partie, continua le Canadien sur le même ton. Comment vous êtes-vous aperçu de la surveillance exercée sur vous ?

— Oh ! je n'y aurais rien vu, répondit Laurent ; mais j'ai été averti par M. Luce

— M. Luce ?

— C'est vrai, j'oubliais de vous dire...

A ce moment l'ancien cuirassier continua en baissant de ton de telle façon que ses compagnons furent obligés de prêter toute leur attention pour l'entendre :